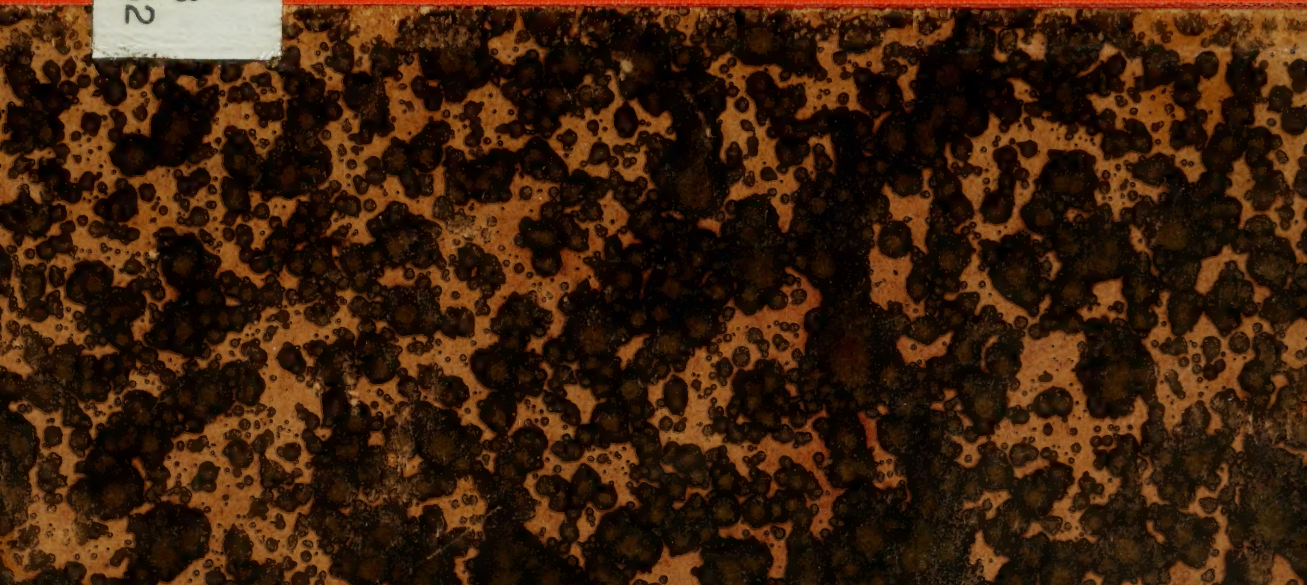
PQ
2383
P6Z62

3 1761 08001540 7



MARCEL PRÉVOST

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/marcelprvostbi00bert

Marcel Prévost

PQ44

LES CÉLÉBRITÉS D'AUJOURD'HUI

Marcel Prévost

PAR

JULES BERTAUT

BIOGRAPHIE PRÉCÉDÉE D'UN PORTRAIT-FRONTISPICE
ILLUSTRÉE DE DIVERS DESSINS ET D'UN AUTOGRAPHE
SUIVIE D'OPINIONS ET D'UNE BIBLIOGRAPHIE
ORNEMENTS TYPOGRAPHIQUES D'ORAZI

98720
29/9/09

PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT et Cie Éditeurs,
53, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 53

MCMIV

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Cinq exemplaires sur Japon, numérotés de 1 à 5
Douze exemplaires sur Hollande, numérotés de 6 à 17

PQ
2383
P6Z62

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Marcel Prévost

Si l'on voulait, me semble-t-il, caractériser d'un mot la personnalité littéraire de M. Marcel Prévost, on le ferait excellemment en disant de lui qu'avant toutes choses et par-dessus toutes choses, c'est essentiellement un esprit français. Et, sans doute, il ne ressortirait pas de cette définition rapide que M. Marcel Prévost présente l'ensemble des qualités et des défauts qui constituent l'esprit français, mais on comprendrait tout de suite et qu'il en possède la plupart et surtout qu'il est impossible de trouver dans son œuvre quelque partie qui ne soit point gouvernée par les lois de ce même esprit. Sa vie privée, ses livres, sa personne physique, tout en lui est d'un Français et d'un Français d'une certaine classe : par sa naissance, par son éducation, par la qualité de son

talent, par sa « manière » littéraire, il synthétise à merveille cette partie de la haute bourgeoisie intelligente qui nous donne des ingénieurs, des avocats, des magistrats, des officiers et quelquefois même des artistes. Il en possède les aptitudes, le goût du travail, l'esprit clair et méthodique, la volonté de la réussite, l'ensemble des convictions morales et ce souci constant des choses de l'amour qui se superpose toujours, d'une si curieuse façon, chez ces représentants de la bourgeoisie, aux plus sérieux côtés de leur caractère.

Reflétant ainsi dans ses livres la plupart des qualités et des défauts inhérents à cette grande classe aisée de la société française qui constitue proprement le noyau de la nation elle-même, ne vous étonnez point de l'incomparable et rapide succès qui a couronné son œuvre, non seulement en France, mais surtout à l'étranger. Voyez-y la volupté de toute race de se retrouver elle-même par et à travers une littérature bien dite, voyez-y la joie des esprits étrangers cultivés de retrouver, par ses côtés brillants et sympathiques, une nation dont l'esprit est déjà plus que français et enferme en lui toujours quelque chose d'humain.

***

Oui, vraiment, elle est simple, cette vie d'un des meilleurs ouvriers de lettres de notre temps. On la sent, je ne tirai point tirée au cordeau, mais vécue sans hésitations, sans regrets, sans aucun de ces heurts, de ces accrocs, déceptions de carrière, traversée de la bohème, années gâchées, dont quelques-uns tirent toujours derrière eux le pénible souvenir. On la sent vécue par un qui n'en déplorait ni la longueur, ni la brièveté, qui accomplissait, au

fur et à mesure qu'elles se présentaient, les œuvres diverses qu'elle lui offrait, qui les accomplissait facilement, avec cette sorte d'allégresse que donne le travail accepté et ininterrompu. Et, en vérité, elle est si simple, — je puis même dire si banale, cette vie d'un homme d'aujourd'hui, qu'on peut, je crois, la résumer le plus possible en soulignant seulement les incidents divers qui ont pu influer sur le développement de la personnalité littéraire de l'écrivain.

M. Marcel Prévost est né à Paris le 1er mai 1862. Lieu de naissance tout fortuit dû aux pérégrinations d'une famille de fonctionnaires qui l'entraîna bientôt, du reste, en d'autres villes de province. Son père devint sous-directeur des contributions indirectes à Tonneins, un gros bourg de Lot-et-Garonne et lui-même fut alors mis en pension à Bordeaux, au Collège Saint-Joseph de Tivoli, que dirigeaient les Jésuites. Sur ces premières années laborieuses de potache, nous avons le témoignage d'un ancien condisciple de M. Prévost, demeuré l'un de ses meilleurs amis, M. Camille Vergniol, romancier lui-même, au talent aimable et fin, qui, dans une charmante étude parue il y a une dizaine d'années, a conté quelques souvenirs de jeunesse sur son ami : « Une tête à la fois furieuse et ahurie, un vêtement fleur de pêcher, d'un tendre ! d'un clair !... dont le pantalon s'arrêtait aux chevilles, un petit bonhomme aux yeux clignotants de myope, » tel était à cette époque le futur auteur des Demi-Vierges. *« Le complet fleur-de-pêcher, les pantalons courts et les roulements d'yeux féroces derrière les verres du lorgnon, ajoute M. Vergniol, nous divertirent durant le reste de la semaine. Mais le lundi, il fallut cesser de rire. Le nouveau était premier en version latine ; premier le lundi suivant en thème grec ;*

premier en narration française. premier chaque lundi enfin, premier inamovible, en dépit des efforts et des coalitions. Nous nous lassâmes de lutter, il ne se fatigua point de vaincre... Cela dura trois ans.., » *Cela devait durer de longues années encore : successivement M. Prévost accapara tous les honneurs que l'on réserve dans les maisons religieuses aux élèves favoris : il fut « Préfet de congrégation, Maître des cérémonies, Président de l'Académie. » Il était le premier à Bordeaux, il le redevint à Paris où, après son baccalauréat passé brillamment, il entrait à l'Ecole Sainte-Geneviève,* aliàs *« Ecole de la rue des Postes, » qui le menait tout droit à l'Ecole Polytechnique, le quatre-vingt-dix-septième, en 1882.*

On peut donc dire que l'auteur de Mademoiselle Jaufre *a subi dans toute son étendue l'éducation religieuse. On a tant écrit sur l'empreinte fatale qu'impose à un jeune esprit une éducation de cet ordre, et il n'y aurait point à revenir sur ce sujet si nous n'observions précisément, à propos de M. Marcel Prévost, combien les effets de cette prise de possession d'une âme sont divers et singuliers. Que M. Prévost se soit longtemps ressenti de son éducation première, nul ne le conteste mais qu'il s'en soit ressenti dans le sens où on l'observe d'ordinaire chez les esprits médiocres, voilà qui est faux. Vous pouvez relire toutes les pages de ses romans et de ses articles, depuis ses débuts au* Clairon, *depuis le* Scorpion *jusqu'aux* Lettres à Françoise, *en aucun passage vous ne rencontrerez cette mollesse de style, cette souplesse lâche de pensée, ce tarabiscotage de l'esprit qui sont proprement les signes qu'un écrivain a subi une première et durable éducation religieuse.*

Les véritables traces de ses influences primitives ne sont point ici, mais dans le souci constant qu'il a de poser et de discuter des problèmes moraux, dans le sentiment des devoirs et des lois sociales et morales, dans l'acceptation ou dans le refus de ces lois et de ces devoirs. Cette disposition de l'esprit qui nous incline à observer la vie non dans le seul but d'en tirer des notations curieuses ou émouvantes, mais dans le désir d'y glaner des faits susceptibles de servir de bases ou d'arguments à une discussion morale et qui est proprement l'état d'esprit du moraliste, M. Marcel Prévost la possède dans toute son étendue, et je ne crains pas d'affirmer que c'est à son éducation première qu'il en doit l'acquisition. Ce n'est un secret pour personne que l'éducation pratiquée par des religieux catholiques et surtout l'exercice du culte catholique développent à l'extrême les facultés d'analyse. Ils font de la conscience clairvoyante une véritable vertu, assurent le véritable sens du mot scrupule, et, par la méditation recommandée ou imposée, donnent à l'esprit cette gravité, cette maturité, ce sérieux qui, désormais, accompagnera l'individu dans toutes les observations qu'il pourra faire sur la vie et la nature humaine. Cette inclination à considérer nos propres actes et ceux de nos semblables non en eux-mêmes, mais dans leurs rapports avec la loi divine ou la loi morale, vous la retrouverez dans chacun des romans principaux de M. Marcel Prévost : dans le Scorpion, *c'est la figure tourmentée, torturée, atroce de Jules Auradou que hante le souvenir de la Chair et qui lutte désespérément contre lui ; dans* Mademoiselle Jaufre, *ce sont les scrupules soudains et l'effrayante crise morale de Louis Lhote apprenant l'infamie de la femme qu'il a épousée et*

consignant dans ce journal qui renferme de si belles pages sur la douleur, toutes les hésitations, toutes les pensées contradictoires de sa conscience aux abois ; dans la Confession d'un Amant, *c'est la minute tragique où Frédéric se trouve face à face avec M. de Maleserre dont il vient de perdre la femme et sent à cette vue, se réveille dans son âme tous les nobles sentiments et tous les devoirs religieux de sa jeunesse ; dans l'*Automne d'une Femme, *c'est un semblable sentiment de responsabilité morale qui s'empare soudain du cœur torturé de Mme Surgère cherchant partout un remède au trouble de son être et ne le trouvant que dans la paix divine. Ainsi, partout et chez tous, mêmes soucis moraux, même inquiétude douloureuse, même trouble de la conscience. La vie n'apparaît point, aux yeux de l'auteur comme une suite de faits enchaînés les uns aux autres par de simples liens de causalité et n'ayant aucun sens moral supérieur : il lui semble, au contraire, qu'elle comporte parfois un certain nombre de crises, de problèmes qu'il faut résoudre à tout prix et dans un sens qui satisfasse à la fois la raison et la sensibilité.*

Ce noble souci de ce qu'il y a de grave et d'important dans la vie, c'est, n'en doutons pas, le meilleur côté du talent de M. Marcel Prévost, c'est celui qu'il a acquis de son éducation religieuse, c'est celui dont le félicitait publiquement Alexandre Dumas fils dans la belle lettre qui sert de préface à la Confession d'un Amant, *c'est ce qui lui a permis de lutter avec cette autre inclination moins noble, moins belle et moins heureuse qui faillit l'enlever à la véritable littérature pour le faire sombrer dans je ne sais quelle basse compilation romanesque à la Gustave Droz ou à la René Maizeroy.*

***

Pour bien comprendre cette autre face du talent de M. Marcel Prévost, il faut l'apercevoir tel qu'il était vers 1882 au moment de son entrée à l'Ecole Polytechnique, ou, quelques années plus tard, lorsqu'il en sortit en qualité d'élève-ingénieur des tabacs. Travailleur et consciencieux, esprit clair et mathématique, doué d'une facilité incroyable, il étudie les logarithmes comme en se jouant, mais il ne s'y absorbe pas entièrement : il trouve le temps de penser déjà à la littérature, il griffonne quelques essais, il envoie au Clairon *une nouvelle,* Conscrard Chambergeot, *qui a la chance de plaire au secrétaire de la rédaction, qui paraît, qui est remarquée, mais tout cela, notez bien, en dehors de ses occupations principales, aux heures réservées, aux heures de récréations intellectuelle, comme délassement, et rien de plus. Aussi la discipline des Collèges et des Ecoles n'a-t-elle jamais dû le faire souffrir beaucoup : son esprit réfléchi se contrainquait de la nécessité d'obéir à une discipline. Il n'a pas dû être opprimé très fort de ce servage de la profession, peut-être bien parce que celle des lettres ne lui paraissait pas toujours très sérieuse et qu'elles ne lui apparaissaient pas encore comme la raison d'être de toute sa vie. Un jour, au cours d'un article écrit à propos du suicide d'un jeune « gendelettre » qui était mort de faim dans sa chambre du Quartier Latin, M. Marcel Prévost l'a avoué : la nécessité d'une profession régulière à beaucoup de jeunes gens qui voudraient si bien « faire de la littérature » et ne faire que cela, ne lui paraît point chose néfaste. L'esprit se calme, dit-il en substance, à se savoir le pain assuré et il y*

gagne je ne sais quelle allégresse à retrouver le papier à noircir lorsque la journée de labeur ingrat est terminée. C'est comme une distraction !... Une distraction ! ainsi certainement les lettres ont dû lui apparaître à cette époque où il esquissait ses premiers romans .

Examinez cette sagesse toute bourgeoise et comparez-la à la fièvre dévorante d'un Goncourt trépidant dans le petit entre-sol noir où lui et son frère ont installé leur premier journal, avec la sauvage ténacité d'un Bourget se levant à trois heures du matin pour consacrer aux lettres les quelques heures qu'il dérobe férocement aux travaux du jour, et, sans prendre parti pour une méthode ou pour une autre, — là n'est point la question, — vous comprendrez tout de suite sous quel angle la littérature apparaît à M. Marcel Prévost à ce moment. Songez aussi qu'il a passé des années au collège et à l'Ecole Polytechnique où il a subi forcément l'influence du milieu, et ne vous étonnez plus si, en regard de ces livres d'émouvante sensibilité ou de belle analyse que sont Mademoiselle Jaufre *et la* Confession d'un Amant, *nous apercevons* Chonchette *et* Cousine Laura.

Vous connaissez cette littérature singulière, sentimentale et fausse, qui est née en France aux alentours de 1865 avec le livre de Gustave Droz, Monsieur, Madame et Bébé, *qui nous apporte de la vie une image totalement tronquée et dont se sont nourris si longtemps et dont se nourriront encore tous les jeunes et bébêtes ménages de sous-préfecture, tous les couples d'amoureux de province, tous les hobereaux lointains.*

Toutes les émotions de cet attendrissement facile devant la Fiancée et la Jeune Fille (avec une

grande lettre), tout le poncif des heureux jeunes ménages, des petites femmes chéries par leurs chéris d'officiers, d'avocats ou de gentilhommes de maris, toutes les petites niaiseries des jeunes couples, tous les : « C'est un petit soldat, mon capitaine ! » du Docteur sortant de la chambre de la jeune accouchée, toute cette sensibilité qui n'est même pas de la sensiblerie, tout ce marivaudage de bas étage, toute cette galanterie à fleur de peau, tout cela, Gustove Droz l'avait mis dans son livre. Et la réunion de tous ces éléments formait et forme encore le plus faux et le plus insipide et le plus antiartistique des mélanges, et c'est vraiment une littérature écœurante, une littérature de garnison !

Hélas ! A cette littérature-là, combien peu ont résisté dont le talent joli et parisien s'est englué à jamais dans une mièvrerie sans nom. M. Marcel Prévost, comme tant d'autres, n'a pas échappé tout à fait à la contagion. Et, de fait, comment eut-il pu y échapper? Il appartenait, lui aussi, au monde des gentils polytechniciens, des petites cousines aux yeux bleus et des si gentilles jeunes filles à catogan que l'on emmène à la promenade bien sagement. Il était du monde de cette délicieuse Chonchette et de son amie intime, très intime (amitié du couvent, ne craignez rien : la première caresse du fiancé fera disparaître ces énervements), de cette exquise Cousine Laura qui avait de si jolis yeux bleus, — à moins qu'ils ne fussent bruns ou noirs et de tant d'autres exquises jeunes filles disséminées à travers ces Lettres de Femmes *et qui s'écrivent naïvement des choses si ingénues et si troublantes parce que ingénues, et de cette Françoise à laquelle son vieux parrain d'oncle et son vieil oncle de parrain (encore un type de la littérature de garnison !)*

donne les plus sages conseils, et dont il arrange le mariage — bien entendu ! — avec le beau St-Cyrien — naturellement ! — qui venait au parloir, — vous vous en doutiez !...

Ces livres-là, je vois bien pourquoi et comment M. Marcel Prévost les a écrits, et je devine qu'il les considère comme un passe-temps, une distraction, mais était-il bien nécessaire, à propos de ces œuvres et à cause d'elles, de faire appel à la Littérature tout entière et de parler du Roman Romanesque ? Au lendemain du naturalisme qui avait écœuré tant de gens, M. Marcel Prévost crut, en en effet, qu'une réaction allait s'imposer et il s'avisa qu'il serait peut-être temps d'introduire quelque fiction dans la réalité. Il prenait exemple sur George Sand dont il est un fervent admirateur et il se répétait les formules chères à l'auteur de Mauprat : *« Une exaltation de la volonté dans un milieu de réalité. » Il lui paraissait que le Romanesque n'était pas seulement une chimère, que c'était un état d'esprit réel comme tous les autres et aussi susceptible que tous d'être dépeint, et que cette œuvre pouvait s'accomplir sans abandonner aucune de nos prétentions à des peintures exactes. Et, donnant lui-même l'exemple, il entreprenait de créer ce nouveau type de littérature romanesque dont il avait fourni la formule, — sans se douter que son succès rapide serait dû précisément à des qualités contraires, qualités de psychologue et de moraliste. Etrange destinée des œuvres et plus étranges formules sur lesquelles on les bâtit !...*

*
* *

Donc : souci constant des problèmes psychologiques et moraux, d'une part, déplorable inclina-

tion à la littérature romanesque, d'autre part, voilà les deux faces du talent de M. Marcel Prévost, voilà les deux tendances qui vont se manifester à travers son œuvre entière. Le Clairon, *nous l'avons dit, publia ses premiers essais écrits sans le pseudonyme de Schlem :* Conscrard Chambergeot, *l'*Ingénue de mon Oncle, les Pommes d'Api, Prince Max, *nouvelles aimables contées d'une plume alerte qui ne passèrent pas tout à fait inaperçues. Cependant, même avec le* Scorpion *écrit en 1884-1886 et paru dans le* Matin, *même avec* Chonchette *que M. Marcel Prévost écrivit à Tonneins où il avait été envoyé comme ingénieur des tabacs, ce n'est point encore la célébrité. Il nous faut arriver en 1889 où le* Figaro *publie* Mademoiselle Jaufre, *et, deux ans après, en 1891 où il donne la* Confession d'un Amant. *A cette époque M. Marcel Prévost était de retour à Paris, à l'Administration Centrale, après avoir passé par Chateauroux et par Lille, et, bientôt libéré de tout souci professionnel, il allait pouvoir s'adonner uniquement à cette carrière des lettres où déjà il s'imposait à l'attention du public.*

Du premier coup, la critique avait signalé ce talent de conteur, un article de M. Jules Lemaître avait consacré Mademoiselle Jaufre *et l'opinion ratifiait le grand succès de la* Confession. *C'est que tous, public et critique, avaient bien compris l'évidente originalité de cette « manière » heureuse et habile où M. Prévost avait artistement mêlé les deux tendances que nous signalions en lui. L'histoire d'une jeune fille un peu romanesque, élevée dans des conditions exceptionnelles, qui faute avant son mariage, cache cette faute à son fiancé et ne la révèle que malgré elle à son mari, les scrupules et les tortures de ce mari placé entre sa passion pour*

sa femme et sa haine pour la menteuse, voilà le problème moral posé dans le premier de ces romans. La nature riche et lourde du Midi, les admirables paysages qui se déroulent entre Agen et Marmande, la complicité de ces nuits méridionales qui sont déjà presque des nuits d'Italie, l'âpre sauvagerie des paysages mêlée à l'âpre sauvagerie des cœurs, voilà pour l'amoureux du pittoresque et pour le décor romanesque. — L'éveil d'un adolescent à l'amour, l'attirance et le dégoût de la femme, la brutale et ineffaçable souillure des premières caresses pour une imagination trop ardente et qui a trop cultivé le goût de la solitude, voilà le romanesque de la Confession. *La tragique question de l'adultère et de ses conséquences, le souvenir du devoir chrétien, du devoir moral et même du Devoir tout court, voilà le problème moral.*

Depuis longtemps, on n'avait parlé de l'amour avec cette ardeur inquiète et presque mystique, depuis longtemps on n'avait évoqué des âmes d'adolescents aussi profondément troublées, depuis longtemps on n'avait parlé de la Femme en ces termes singuliers où il y a comme un désir sensuel incessant, et, en même temps, comme une sorte de remords angoissé. La Femme ! C'est bien elle, vraiment, vers laquelle convergent comme vers un suprême espoir tous les désirs de tous ces êtres jeunes et ardents, c'est bien d'elles qu'ils attendent le frisson nouveau qui les secouera tout entiers. Ils l'appellent de toute la force de leur imagination, ces cœurs neufs et qui ont hâte de vivre, et avant même qu'elle ait paru, ils ont honte de leur désir, ils éprouvent comme un remords obscur et certain, ils ont conscience du Péché qu'ils vont commettre avec elle, car elle est la grande Pécheresse et tout

ce qui vient d'elle n'est que souillure et pourriture, Elle est comme une force inconsciente et destructive de la Nature qui obéit aveuglément à ses instincts et qui brisera tôt ou tard ceux qui s'attachent à elle.

Voyez Louis Lhote : il aime Camille Jaufre de toute l'ardeur rayonnante de ses vingt ans. Pour elle, — elle qu'il n'a pas vue depuis des années, mais dont le souvenir est demeuré à jamais implanté en lui, — il s'est conservé pur, intact et beau. Il a voulu que cette émotion suprême d'une passion partagée, ce fut elle qui en fut l'Elue, il l'adore enfin et la respecte de toutes les forces de son être. Et lorsque ivre de bonheur et de volupté, il fouille quelques mois plus tard, par hasard, dans le passé de jeune fille de sa femme, qu'y trouve-t-il? La honte de la faute. La Bête qui était en elle s'est donnée à la première caresse du premier passant venu, elle s'est donnée pendant des nuits et des nuits, et lui, son fiancé, n'a eu qu'un corps et un cœur souillés. En vain Louis et le Docteur Jaufre, unis par une sorte de franc-maçonnerie de sexe, veulent-il éloigner la femme pervertie. Trop tard! La Bête a accompli sa besogne destructive et elle a sali à jamais les habitants du foyer conjugal.

A vingt et un ans, le Frédéric de la Confession *ignore encore tout des réalités de l'amour : les femmes demeurent pour lui « quelque chose de « respectable et de dangereux à la fois, de défendu « et de saint. » Il a pris en horreur les pièges et la vie de Paris, mais un être est là qui guette ce jeune cœur qui n'a pas encore aimé et se plaint déjà d'avoir trop souffert. Elle apparaîtra à lui comme la Bête de luxure et de vice qui attire et repousse à la fois, lle fera tomber les uns après*

les autres par la vertu de son regard et de ses sens la multitude des devoirs dont l'âme de Frédéric se sent encore enchaînée. Mais ce n'est point la libération définitive qu'il trouvera au bout de cette route : ce sera l'angoisse du remords et la torture d'avoir péché avec la Bête. Et l'on sent qu'il faudra des années et des années pour faire oublier à ce cœur brisé et humilié le souvenir d'une pareille crise morale.

N'est-ce point encore elle, la femme de vice, qui surgit au plus profond de la conscience de Mme Surgère (Automne d'une Femme) *et accomplit inconsciemment les actes que réprouve l'épouse honnête assistant impuissante à sa propre défaite ? Et n'est-ce point la femme de proie et de luxure tout à la fois que cette volontaire et troublante Maud des* Demi-Vierges *qui attire, enchante, stupéfie et épouvante en même temps le naïf provincial qu'elle veut perdre ?*

C'est que la Femme est terriblement puissante puisqu'elle représente pour nous le plus puissant des sentiments. Avec cela, il y a en elle quelque chose de diabolique, de tout à fait étrange : la nature se fait, pour ainsi dire, sa complice, et elle commence l'œuvre que celle-là achèvera. Il s'opère ainsi comme un « enchantement » du cœur et des sens dont elle profite pour nous ravir à nous-mêmes et à nos propres devoirs. La femme se fait volontiers l'initiatrice et elle trouve à ce rôle je ne sais quel ragoût pimenté, je ne sais quelle âpre volupté presque infernale : dans la Confession, *Mme de Maleserre s'empare de Frédéric : « Alors Marie-Thérèse souleva son bras, et, se retournant vers « moi lentement, le fit passer sous mes lèvres, tout « du long, de l'épaule à l'ongle extrême de la*

« main... Après, elle me jeta un regard où luisait « je ne sais quel contentement qui ne me parut pas « exempt de cruauté... » Et, plus loin : « J'ai été « la femme de cet accouplement. »

De même, dans l'Automne d'une Femme, *Mme Surgère a « pris » véritablement Maurice, s'est emparée, quoique plus âgée que lui, de son esprit inquiet et précocement livré à la tristesse, elle l'a pris avec des caresses de mère presque et pour que la transition de l'amitié à l'amour parut moins sensible à cet être de nerfs ; elle l'a pris comme inconsciemment, comme poussée par une force aveugle et sachant bien d'avance pourtant que ces tristes amours ne pourraient avoir qu'un plus triste épilogue.*

De même enfin, la brillante et fascinante Maud des Demi-Vierges, *dans le décor mondain où il la voit, apparaît vraiment au provincial Maxime de Chantel comme l'initiatrice, celle qui le guidera dans ce monde nouveau et magique pour lui qu'est Paris, dans ce monde inconnu qu'est aussi pour lui-même son propre cœur.*

Et toutes sont ainsi admirablement disposées à jouer ce rôle étrange, et cela nous paraît déjà prodigieusement romanesque. Il est vrai qu'ici les âmes de ceux qui les aiment ne sont pas non plus les âmes de tout le monde, et ces portraits, charmants, du reste, d'adolescents sont des effigies encore plus romanesques. La plupart ont été élevés loin de Paris, dans quelque coin perdu et délicieux de province, loin de la femme et de la turbulence de jeunes compagnons. A cette solitude étrange et qui leur paraît si exquise, leur cœur a gagné de sentir plus profondément que celui des autres. Ils sont plus rapidement froissés par la vie, quelques

uns même comme Frédéric doivent renoncer, après une première expérience, à vivre dans le monde et songer à se réfugier dans l'asile de leur jeunesse ou dans les mouvantes et inattendues péripéties de l'action. Ce sont des âmes qui ne sont pas « comme les autres » et qui paraissent d'autant plus originales qu'elles ressentent plus parfaitement cette originalité même.

Enfin et surtout ce sont des âmes qui ont conservé de leur éducation première la notion nette de leurs devoirs moraux, des âmes religieuses pour la plupart, qui ne tardent pas à connaître les remords en même temps que l'atroce et délicieuse sensation du péché. Cette sensation-là, nul ne l'a rendue avec plus d'intensité et plus de vérité que M. Marcel Prévost, et cela a offusqué jadis un peu M. Jules Lemaître qui risqua l'épithète d' « érotique chrétien » mais cela n'a pas été peu de chose dans le succès rapide de l'auteur des Demi Vierges.

C'est qu'elle est exquise et d'un raffinement bien corrompu cette idée du péché, surtout lorsqu'elle est ressentie par ces âmes jeunes et ardentes d'adolescents et ressentie à propos du plus délicieux des péchés. Ce leur est — et c'est à nous aussi, lecteurs, par ricochet, — une singulière volupté que de mêler au trouble de l'amour l'émoi profond et perfidement exquis de la conscience qui n'est plus en repos et qui s'efforce de retenir l'être tout entier, grisé d'avance et entraîné par une force magique vers celle qu'il a élue. Nous y sentons un raffinement du plaisir, une exaltation du sentiment de la volupté par celui de la faute. Et ce sont peut-être bien-là des émotions très exceptionnelles, au cœur d'êtres très exceptionnels, mais reconnaissez aussi que ce n'était point une raison pour ne pas les

décrire et que la véritable beauté comporte toujours avec elle quelque chose de particulier et comme de rare.

***

Mademoiselle Jaufre, *la* Confession, *l'*Automne d'une Femme, *ce sont déjà là, pourrait-on dire, les œuvres de jeunesse de M. Marcel Prévost. Je n'affirmerais pas que ce sont les plus mauvaises. Cette fraîcheur et cette profondeur d'émotion, ce noble et beau souci de moralité constituaient pour ce nouveau romancier des qualités brillantes qui ne se sont jamais mieux développées chez lui qu'à cette époque. Il a pu faire aussi bien, je ne pense pas qu'il ait fait mieux. En 1892, paraissaient les* Lettres de Femmes, *suivies bientôt des* Nouvelles *et des* Dernières lettres de Femmes *conçues évidemment dans le dessein de mettre en relief les qualités de conteur de M. Prévost, son style souple et comme féminin. Leur succès, fut, on s'en souvient, considérable. A les relire aujourd'hui, elles attestent toutes, en effet, de la même grâce, de la même finesse, de la même préciosité. Cela veut être pimpant, éblouissant, dix-huitième et pourtant très ému. Quelques-unes sont exquises, D'autres portent un peu la trace de l'effort littéraire qui les a créées : elles sont trop jolies et elles ont* trop l'air *de l'être pour avoir véritablement la beauté. Elles tournent au procédé, à la « manière », si vous voulez, perdant ainsi en naturel ce qu'elles gagnent en littérature.*

A coup sûr un critique impitoyable en éleminerait, un grand nombre. Telles qu'elles sont, leur ensemble est portant joli, et si français de sentiments comme d'écriture !...

Les Demi-Vierges, *qui furent publiées en 1894, sont peut-être l'œuvre de M. Marcel Prévost qui aura le plus fait pour sa notoriété, et, comme il arrive souvent, pour des motifs un peu étrangers aux réelles qualités de l'œuvre. Les peintures légères d'un monde très mêlé, aux mœurs très libres, la recherche de ce que les imbéciles appellent le « vice élégant, » quelques théories qualifiées à l'époque de « hardies, » un nom un peu brutal qui a fait trop rapidement fortune auront suffi à perdre la réputation morale de ce livre auprès de la masse ignorante qui ne lit guère et accepte les jugements tout faits. La vérité, c'est qu'il est peu d'œuvres où l'auteur se soit plus soucié d'observation vraie et sincère. Mais peut-être bien parce qu'elle était trop vraie, aura-t-elle effarouché les moralistes en chambre qui cultivent la vertu entre deux apéritifs et ont depuis longtemps inscrit l'innocence des jeunes filles parmi les opinions intangibles nécessaires à l'existence même du pays. La vérité, c'est que le regard clairvoyant et avisé de M. Marcel Prévost avait très bien aperçu quelles tristes réalités cachait parfois ce vernis banal dont on décore d'habitude ces petites oies blanches. Il les avait aperçues et il l'avait avoué très haut, et son seul défaut en cette matière serait plutôt de n'avoir point osé encadrer sa fiction dans un décor très bourgeois, gâtant ainsi les meilleurs morceaux de son livre par le cachet artificiel d'exotisme que lui donnait le monde très spécial où il faisait évoluer ses héroïnes. Ce souci de mondanité trop excessive aura nui malheureusement à son œuvre dans l'esprit d'une certaine critique. Il lui aura nui autant qu'il lui aura servi dans le succès public, succès qui n'a pas seulement accueilli le roman, mais qui, chose*

plus rare! est allé droit à la pièce que M. Marcel Prévost en a tirée et qui fut jouée on sait avec quel éclat, au Gymnase d'abord, à l'Athénée ensuite. La pièce était habilè, fortement charpentée (Dumas fils lui-même y avait mis la main, a conté jadis l'auteur), ce fut un beau triomphe...

Entre temps, cependant, l'esprit de M. Marcel Prévost avait subi une notable évolution, et, aux alentours de 1899, l'auteur de Mademoiselle Jaufre *devenait un féministe convaincu.*

A la vérité, n'était-il pas bien facile de la discerner, cette évolution, et l'auteur de Notre Compagne *n'avait-il pas effleuré déjà en maints articles notamment au* Journal *où il a collaboré presque depuis sa fondation les questions relatives à la liberté des femmes, à leurs droits et à leur devoirs légaux? Et, après les* Demi-Vierges *où il s'était étalé complaisamment sur les vices de la jeune fille, ne pensait on pas qu'il écrirait les* Vierges Fortes *afin de prouver ce que peut devenir la femme volontaire et énergique?... Pourtant notez que, par son éducation et son tempérament, M. Marcel Prévost était assez éloigné du féminisme et qu'il lui a fallu un vigoureux effort de sa raison pour s'y rallier L'Eglise catholique, malgré le respect qu'elle lui a assuré, tient toujours la femme dans une sorte de servage et la condamne à l'obéissance passive au mari. Elle s'en défie, — assez justement, — à cause de son impureté et de son inclination à cultiver ses instincts. Et M. Prévost avait suffisamment montré dans ses œuvres précédentes que ses héros se ralliaient assez volontiers à cette opinion!... Ce qui a dû prévaloir dans son esprit, ça a été la vision nette de ce que pouvait devenir dans notre société une jeune fille pauvre, sans soutien,*

sans capacités extraordinaires. Et s'il n'a pas été fortement ému par les revendications mêmes des femmes, car sa conception de l'amour y était trop opposée, son cerveau clair et précis de mathématicien a dû tenir compte de ces forces sociales qui se perdaient ou qui se pourrissaient journellement. Peut-être lui a-t-il paru que c'était un devoir de la part de l'écrivain de signaler ce dépérissement, d'en chercher le remède; et, si l'on avait le bonheur de le trouver, de le prôner et de le défendre par la plume. En tous cas les deux volumes qui ont paru successivement sous le titre de Léa *et sous celui de* Frédérique *dénotent un état d'âme nouveau chez M. Marcel Prévost. Ils prouvent que l'écrivain ne considère plus seulement la femme au point de vue sentimental ou sensuel, au point de vue des voluptés ou des angoisses qu'elle peut nous procurer, mais qu'il s'inquiète de sa vie morale, qu'il s'efforce de la régler, ou, tout au moins, de la mettre en harmonie avec la vie morale de notre époque.*

Les Lettres à Françoise, *qui ont paru l'an dernier, nous sont précieuses à ce point de vue car elles nous permettent de nous rendre compte avec exactitude comment l'auteur des* Demi-Vierges *comprend la jeune fille moderne, quels droits il lui reconnait, quelles vertus et quels devoirs il lui demande. En laissant de côté toute l'affabulation d'un romanesque si rococo dont il les a drapées et que nous avons déjà signalé, nous trouvons un portrait amusant, nullement flatté de la petite personne aimable et délurée que l'auteur nous souhaite évidemment pour femme ou pour sœur. Elle est moderne, très moderne, mais comme elle est d'une nation à l'esprit clair et pondéré, son bon sens inné l'empêchera toujours de se jeter dans des*

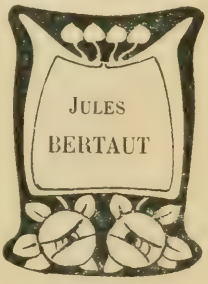
extravagances sous prétexte de « modernisme, » — même aigu. Elle est coquette, ou, du moins, elle pourra l'être, — à condition, toutefois, que sa coquetterie s'attache à profiter de ses avantages naturels, à devenir un objet agréable aux yeux de tous, et non à cultiver en elle des sentiments bas comme l'hypocrisie ou le mensonge. Car elle doit être franche et son bonheur ne s'achètera jamais qu'au prix d'une loyauté parfaite. Mais que ne doit-elle pas être encore ? Elle doit savoir une foule de choses, les lettres, les arts et même les sciences. Le grec ? Le latin ? — Pourquoi pas ? « Si elle « veut être cultivée, elle doit apprendre tout ce qui « compose la culture de l'esprit, absolument comme « un garçon... Un jour viendra sans doute où filles « et garçons recevront indifféremment cette culture « supérieure. Pour le moment tenons-nous en à « égaliser la culture secondaire des deux sexes. Il « n'y a vraiment pas de raisons valables pour qu'à « seize ans, un garçon et une fille n'aient pas acquis « les mêmes connaissances. » Françoise devra donc avoir une bonne culture générale, sans négliger, bien entendu, la couture, le ménage et peut-être encore « un métier pratique, facile, tel que la dac- « tylographie, par exemple, ou la reliure, » Ainsi armée, cultivée, éduquée, la jeune fille moderne pourra vraiment lutter dans cette bataille des sexes que présente la vie, pourra sans crainte de quelque catastrophe, affronter l'existence et exercer librement le choix de son initiative individuelle dans la recherche d'un mari. Grave question ! Problème suprême qu'il faut se garder de résoudre trop vite. Si Françoise est sage, elle se mariera jeune, — et cela ne dépend peut-être pas de sa volonté, dira-t-on. Mais combien refusent à de bra-

ves garçons pour de mesquines questions matérielles le droit de les épouser, et, qui sait ? peut-être de les adorer. Françoise qui sait toutes ces choses se gardera donc bien de tomber à ce sujet dans les mêmes errements que ses aînées. Elle se donnera le temps de choisir, certes, elle en a le devoir, et il serait même bon que les fiançailles fussent de quelque durée, à la manière d'outre-Manche, afin qu'il n'y ait aucune mésestime, aucun malentendu avant l'acte définitif du mariage. Ainsi gouvernée et conseillée, cette vraie jeune fille deviendra une vraie femme, et, malgré cette éducation toute moderne, il sera impossible de n'y point reconnaître une éducation de tradition française, mais une éducation d'ordre nouveau pourtant en ce sens qu'à l'ancien type de la jeune fille petite oie blanche, petite niaise de Labiche et de Scribe qui était devenu le type rêvé de la bourgeoisie, on a substitué un type nouveau de femme plus laborieuse et plus sérieuse, évadée des soucis exclusifs du chiffon et du plaisir, mais qui n'en a pas moins gardé toutes ses grâces d'antan.

Tel est le rêve que forme M. Marcel Prévost en matière de féminisme, et je pense qu'à ce rêve-là — qui est bien beau, semble-t-il, pour se voir un jour réalisé, — tout le monde souscrira d'avance, adversaires comme partisans de l'évolution féminime. Telles sont aussi les préoccupations morales actuelles de l'auteur de Mademoiselle Jaufre. *Néglige-t-il, de ce fait, cette littérature romanesque où il a si brillamment réussi ? Certes non, et le* Jardin secret *comme l'*Heureux Ménage, *ses dernières publications, en sont la preuve la plus manifeste. Mais, s'il la continue, il me semble toutefois que le départ s'est fait d'une façon assez sensible entre les deux*

courants que nous avons signalés chez lui : courant d'idées morales, d'observations psychologiques, d'une part, courant de littérature romanesque, d'autre part. Peut-être M. Marcel Prévost trouvera-t-il dans les voies nouvelles où il s'engage l'occasion de renouveler son talent, arrivé qu'il est à cette époque de sa vie où l'on éprouve comme le besoin profond de se renouveler soi-même. Peut-être enfin réussira-t-il au théâtre vers lequel se dirigent à l'heure actuelle tant d'esprits qui avaient déjà acquis une place plus que honorable dans le roman.

En tous cas la vie aura eu pour lui toutes les indulgences : avec une grande facilité de plume, un talent réel de conteur, quelques ingénieuses observations, un sens très sûr du public, il a acquis tout de suite la notoriété. Il a voulu être un romancier coté, il l'est. Il a voulu gagner beaucoup d'argent : les chiffres d'éditions qui s'inscrivent sur ses livres à couverture jaune font foi qu'il a réussi. Il a voulu la gloire littéraire : quelques articles d'éreintement la lui ont assurée. Il a voulu la gloire officielle : deux fois de suite la Société des Gens de Lettres l'a élu son Président... En vérité, que pourrait désirer maintenant M. Marcel Prévost ?..... Oui, je sais, de l'autre côté du Pont-des-Arts, la grande bâtisse noire... Que l'auteur des Demi-Vierges *se rassure : la Vieille Dame a toujours souri à ceux que caressait la fortune. Elle ne fera pas exception pour lui.*



Les yeux humains, fixés sur nos yeux, sous le symbole du mystère dont s'enveloppe, pour nous, la pensée des autres. Substance unique, qui n'est ni le miroir ni la fenêtre, singulière à ce point qu'on ne sait si elle est transparente ou réfléchissante, puisque nous ne voyons pas l'âme d'autrui. Ils semblent au contraire la source d'un fluide, d'une force agressive et violatrice. Ils vous pénètrent si on ne les pénètre point.

Marcel Prévost

Autographe de Marcel Prévost

OPINIONS

De M. Jules Lemaître

Qu'est-ce qu'une demi-vierge ? Ce n'est pas seulement une jeune fille coquette, provocante, imprudente, libre de propos et de façons. Ce n'est pas seulement une jeune fille qui « sait », et dont l'âme est déveloutée. C'est une jeune fille qui accorde à un jeune homme, — ou à des jeunes gens, — « tout, excepté ça », pour parler comme la petite Mme Campardon, de *Pot-Bouille*. « Tout », vous m'entendez bien. Ce « tout », c'est ce que les femmes vraiment chrétiennes rougiraient d'accorder à leur mari. En réalité, une demi-vierge est beaucoup moins vierge que quantité de femmes mariées. Ce qu'elle défend d'elle, par un froid calcul, devient tout à fait négligeable en comparaison de ce qu'elle livre. Elle est plus impure que Jeannine, que Denise ou que Claudie ; son péché, prudent et patient, est pire que le leur, et bien plus fâcheux à imaginer. N'hésitons pas à placer la demi-vierge un peu au-dessous de la courtisane de profession...

J'ai loué la morale très sûre, et même austère, de M. Marcel Prévost. Il est un des très rares écrivains de ce temps qui aient la notion du péché et qui sachent faire avec certitude la distinction du bien et du mal. Il doit cela sans doute à son éducation religieuse. L'idéal qu'il se forme de la jeune fille et du mariage est très étroitement chrétien, comme il apparaît dans la courageuse conclusion de son drame....

Seulement, voilà ! M. Marcel Prévost est un moraliste qui, assuré de ses conclusions, aime à s'étendre sur ce qu'il condamne. Je l'ai appelé naguère un érotique chrétien ; et il a accepté ce qualificatif avec une extrê-

me bonne grâce. Il est déjà arrivé plus d'une fois que le charme savant des peintures qui lui servent de considérants compromit l'autorité et l'efficacité de ses arrêts.

MARCEL PRÉVOST d'après un dessin de *La Presse* 27 avril 1904

Imaginez Bourdaloue motivé par Laclos. Cela est curieux, cela est savoureux, mais cela est tout de même un peu hybride.

(*Journal des Débats*, 26 Mai 1895.)

De M. Adolphe Brisson :

Il est taillé pour la lutte. Considérez ce front et ce menton volontaires, ce nez court et bien planté, cette

tête solidement assise sur un torse vigoureux. Cela respire la force, l'équilibre et la parfaite possession de soi. Et si maintenant vous vous attachez à l'expression du regard, vous ne pourrez vous défendre d'en admirer l'énergie. Ce regard n'est pas d'un sentimental ni d'un rêveur, mais d'un ambitieux qui connaît son but, quels chemins y mènent, et qui marche avec tenacité dans la voie qu'il s'est tracée. Marcel Prévost veut arriver à la fortune, à la gloire, aux honneurs officiels. Il s'est juré d'y parvenir : il y parviendra. Il a pour lui un talent clair, une forme aisée, une imagination séduisante ; il sait unir la logique au romanesque ; il possède l'art de plaire aux femmes en leur posant des problèmes qui émoustillent leur curiosité... Attendez, toutefois... Cet esprit sérieux, nourri de chiffres et de sciences positives, formule ça et là des théories chimériques. Il se proclame en un de ses livres l'ennemi implacable de l'amour...Partant de cette vérité que l'amour est la source des maux innombrables dont souffre l'humanité, il en conclut que l'amour est chose mauvaise, et que l'on doit, sinon s'en garer complètement, ce qui n'est point compatible avec nos faiblesses, du moins le traiter comme il le mérite, c'est-à-dire sans le prendre au sérieux... Le conseil est d'une haute prudence. Certains médecins, aussi, raisonnent excellemment quand ils disent aux malades : « Surtout évitez les émotions. — En suis-je le maître ? répond le malade. Et, de même, vous m'ordonnez d'aimer sans passion et sans fièvre. Et si je ne puis aimer autrement ? Si la nature m'a créé sentimental ? Si l'amour ne me séduit qu'à condition d'être entouré de nuages ? M. Marcel Prévost est un logicien, mais il échafaude son raisonnement sur une hypothèse.

(*La Revue Illustrée.* — 15 Janvier 1894).

De M. André Rivoire :

« M. Alexandre Dumas fils a, dès le premier jour, possédé ce don précieux d'éveiller l'écho. » On peut d'autant plus reprendre cette phrase de M. Paul Bour-

get, pour l'appliquer à M. Marcel Prévost, que l'auteur de la *Confession d'un Amant*, par une dédicace qui lui valut une lettre retentissante d'Alexandre Dumas fils, a tenu à placer son œuvre entière sous le parrainage de son illustre aîné.

Marcel Prévost par les Webers

Car ce n'était pas seulement un livre unique, c'étaient bien, d'avance, tous ses livres futurs que M. Marcel Prévost offrait en hommage, par delà le livre dédié. C'était l'œuvre d'Alexandre Dumas fils qu'il allait poursuivre dans la société contemporaine, dénonçant les vices et les dangers nouveaux, soutenant les revendications de celles qui demeurent « les plus faibles », même quand elles sont « les vierges fortes », posant et résolvant, non seulement les problèmes de conscience, mais les problèmes de vie pratique, et ne dédaignant pas, dans un livre amical et familier, de discuter avec sa nièce Françoise « sur l'éducation, sur la toilette, sur les bals, sur les sports, sur le mariage » Par la force des choses, au contact de la vie, M. Marcel Prévost, qui avait commencé par être un pur conteur et le champion du roman romanesque, est devenu, peu à peu, un mora-

liste, un éducateur, un conseiller intime, sans cesser pour cela d'être un romancier, pas plus qu'Alexandre Dumas fils ne cessa d'être un auteur dramatique.

(La *Revue de Paris*, 1er juin 1904.)

M. Marcel Prévost intime :

Sa vie est la plus simple et la mieux réglée du monde. C'est le matin qu'il travaille de préférence, de neuf heures à midi, et le soir, de cinq à sept. Il a le travail aisé et prompt, ou, si l'on veut, l' « écriture », car il ne commence d'écrire un roman que lorsque le scénario est achevé et soigneusement arrêté, chapitre par chapitre. La plume court, légère, laissant tomber de petits caractères menus et arrondis qu'il faut parfois déchiffrer. De vastes marges et peu de ratures : la phrase se présente d'elle-même et se déroule sans effort. Mais l'effervescence cérébrale dégage en lui une extrême nervosité. Le moindre bruit l'incommode, l'irrite, et il ne fait pas bon de le venir importuner « un jour d'article »...

L'après-midi est consacré aux affaires, aux devoirs de famille et du monde. Il est l'un des écrivains les plus priés et les plus fêtés, mais ne se prodigue point et se réserve pour les maisons amies. Il n'est ni cercleux ni fêtard, — et ne joue pas aux courses. Il rentre et se couche tôt. Une myopie très prononcée lui interdit les longues veillées et l'éclat des lumières. Il traite sa santé comme un bon sujet de roman qu'il faut ménager et conduire avec soin. Il déteste le bruit et la fatigue, et n'est jamais plus heureux que de quitter Paris, — sauf peut-être d'y revenir !...

(De M. Camille Vergniol : La *Lecture*, 10 janvier 1895).

BIBLIOGRAPHIE

LES LIVRES

Le Scorpion, roman, Paris, Lemerre, 1887, in-18 (Réimpression : *Le Scorpion*, avec portrait de Marcel Prévost à l'eau-forte) Paris, Lemerre [Petite Biblioth. littéraire], 1894, petit in-12 ; *Le Scorpion*, illustr. de S. Macchiati, Paris, Lemerre, 1903, in-18). — **Chonchette,** roman, Paris, Lemerre, 1888, in-18 (Réimpressions : *Chonchette*, roman, Paris, Lemerre, [Petite Biblioth. littéraire], 1898, petit in-12 ; *Chonchette*, illustr. de Grivaz, Paris, Lemerre, 1892, in-18). — **Mademoiselle Jaufre,** Paris, Lemerre, 1889, in-18. — **Cousine Laura,** mœurs de théâtre, roman, Paris, Lemerre, 1890, in-18. — **La Confession d'un Amant,** roman, Paris, Lemerre, 1891, in-18. — **Lettres de Femmes,** Paris, Lemerre, 1892, in-18 (Réimpression : *Lettres de Femmes*, illustr. de H. Gerbault, Paris, Lemerre, 1895. petit in-8°). — **L'Automne d'une Femme,** roman, Paris, Lemerre, 1893, in-18 (Réimpression : *L'Automne d'une Femme*, illustr. de Bocchino, Paris, Lemerre, 1901, in-18). — **Le Moulin de Nazareth,** nouvelle, illustr. de F. Myrbach, gravées par F. Horrie, Paris, Lemerre, 1894, in-32 (Réimprimé dans : *Trois Nouvelles*, etc., Paris, Lemerre, 1898, in-18). — **Les Demi-Vierges,** roman, Paris, Lemerre, 1894, in-18 (Réimpression : *Les Demi-Vierges*, illust. de Rossi, Paris, Lemerre, 1901, in-18). — **Nouvelles Lettres de Femmes,** Paris, Lemerre, 1894, in-18. — **Notre Compagne** (*Provinciales et Parisiennes*), Paris, Lemerre, 1895, in-18. — **Le Mariage de Julienne** (1), nouvelles, illustr. de Paul Chabas, gravées par Romagnol, Paris, Lemerre, 1896, in-32 (Réimprimé dans : *Trois Nouvelles*, Paris, Lemerre, 1898, in-18.) — **Dernières Lettres de Femmes,** Paris, Lemerre, 1897, in-18. — **Le Jardin secret,** roman, Paris, Lemerre, 1898, in-18. — **Trois Nouvelles** (*Nimba. Le Mariage de Julienne. Le Moulin de Nazareth*), Paris Lemerre, 1898, in-18. — **Les Vierges Fortes : Frédérique**, roman, Paris, Lemerre, 1900,

(1) Quelques exemplaires portent ce titre : *Le Mariage de Juliette.*

in-18. — **Les Vierges Fortes : Léa,** roman, Paris, Lemerre, 1900, in-18. — **L'Heureux Ménage,** roman, Paris, Lemerre, 1900, in-18 — **Le Domino Jaune, Les Palombes,** romans, illustr. de S. Macchiati, Paris, Lemerre, 1901, in-18. — **Le Pas relevé,** nouvelles, Paris, Lemerre, 1902, in-18. — **Lettres à Françoise,** Paris, Juven, 1902, in-18. — **La Princesse d'Enminge,** roman, Paris, Lemerre, 1904, in-18. — **Le Jardin secret,** roman, ill. de Paul Leroy, Paris, Lemerre, 1904, in-18.

THÉATRE

L'Abbé Pierre, pièce en 1 acte tirée du *Scorpion*, et représentée sur la scène du Théâtre Libre le 30 novembre 1891 (non publiée).

Les demi-Vierges, comédie en 3 actes représentée pour la première fois sur la scène du Gymnase le 23 mai 1895 (non publiée).

La Plus Faible, comédie en 3 actes représentée pour la première fois sur la scène de la Comédie Française le 25 avril 1904 (non publiée).

PRÉFACES

Jules Bois : *Une nouvelle Douleur*, roman contemporain, avec une Etude de Marcel Prévost, Paris Ollendorff, 1900, in-18. — **L. Capiello** : *Nos Actrices* (Préface), Ed. de " La Revue Blanche ", 1899, in-fol. — **Ernest Hugny** : *La Faute du Mari*, roman (Préface), Paris G. Havard fils, 1896, in-18. — **Ludana** : *Lettres à répondre* (Préface), Paris, Fasquelle, 1897, in-18. — **François Peyrey** : *Les Folles Narrances*, poésies (Préface), Paris, Ed. du Mercure de France, 1898, in-18. — **Eugène de Rollice** : *Confidences de Jeune fille*, roman (Préface), Paris, Lemerre, 1898, in-18. — **Camille Vergniol : Puymirol,** étude d'armes (Préface), Paris, Lemerre, 1894, in-18.

JOURNAUX ET PERIODIQUES

Collaboration depuis 1881. Peu de pages, néanmoins, parmi des articles médiocres, qui ne se retrouvent dans les volumes de M. Marcel Prévost.

Le Clairon (1881-1882) articles divers et nouvelles signées : *Schlem : Conscrar Chambergeot*, nouvelle (10 août 1881) ;

Ecole Sainte-Geneviève (2 sept. 1881) ; *Le Trésor de Corbebourg*, nouvelle (14 sept. 1881) ; *Les Pommes d'api*, nouvelle (20 sept. 1881) ; *L'Etudiant-femme* (4 oct. 1881) ; *Une feuille morte* (25 oct. 1881) ; *L'Ingénue de mon oncle*, le *Prince Max*, nouvelles etc., etc...

Le Matin (1887) : Publication du *Scorpion*, roman. **Gil Blas** (1887-1900). **Le Journal, Le Figaro, Revue de Paris, Revue Hebdomadaire, Revue des Deux-Mondes** (1890-1904) etc., etc...

A CONSULTER

Adolphe Brisson : *Marcel Prévost*, Revue Illustrée, 15 janv. 1894, et *Portraits intimes*, 1re série, Paris, Colin 1894, in-18. — **Adolphe Brisson** : Pointes sèches (*Physionomies littéraires*), Paris, Colin, 1898, in-18. — **René Doumic** : *Etudes sur la littérature française*, 4e série, Paris, Perrin, 1901, in-18. — **J. Ernest-Charles** : *La littérature d'aujourd'hui*, Paris, Perrin, 1902, in-18. — **Ernest La Jeunesse** : *Les nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains*, Paris, Perrin, 1896, in-18. — **Bernard Lazare** : *Figures contemporaines*, Paris, Perrin, 1895, in-18. — **Georges Lecomte** : *Chez l'auteur de "La Plus Faible"*, La Vie Heureuse, juin 1904. — **Jules Lemaître** : *Les Contemporains*, 5e série, Paris, Lecène et Oudin, 1892, in-18. — **F. Loliée** : *Chez Marcel Prévost*, La Femme d'Aujourd'hui, 10 avril 1904. — **Georges Pellissier** : *Essais de littérature contemporaine*, Paris, Soc Fr. d'imprimerie, 1894, in-18 ; *Nouveaux essais de littérature contemporaine*, Paris, Soc. Fr. d'imprimerie, 1895, in-18 ; *Le Roman*, tome VIII (XIXe siècle). *De l'Histoire de la Langue et de la littérature française des origines à 1900, publiée par Petit de Julleville*, Paris, Colin, 1899, in-8. — **Gaston Rageot** : *Le Roman de la Morale. M. Marcel Prévost*, Renaissance latine, 15 novembre 1904 — **Albert Reggio** : *Au seuil de leur âme*, étude de psychologie critique. Paris, Perrin, 1904. in-18 — **André Rivoire** : *Marcel Prévost*.[A propos de *La plus Faible*], Revue de Paris, 1er juin 1904. — **G. Syveton** : *M. Marcel Prévost et ses Lettres de Femmes*, Revue Bleue, 7 août 1897. — **Louis Vauxcelles** : *Au Pays des Lettres. M. Marcel Prévost*, Le Matin, 2 novembre 1904. — Voir en outre *La Revue Encyclopédique*, tome XXVII, notice signée P. B

AD. B.

TABLE DES MATIÈRES

TEXTE

	Pages
Marcel Prévost, par JULES BERTAUT	5
Opinions :	
De M. JULES LEMAITRE	29
De M. ADOLPHE BRISSON	30
De M. ANDRÉ RIVOIRE	31
Marcel Prévost intime, par CAMILLE VERGNIOL	33
Bibliographie	35

ILLUSTRATIONS

Marcel Prévost, d'après une photographie Frontispice.	
Autographe de MARCEL PRÉVOST	28
Marcel Prévost, d'après un dessin de la PRESSE	30
Marcel Prévost, par les WEBERS	32

Arras. — Imp. Répessé-Crépel et Fils

PQ 2383 P6Z62

Bertaut, Jules
Marcel Prévost

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 16 05 04 009 2